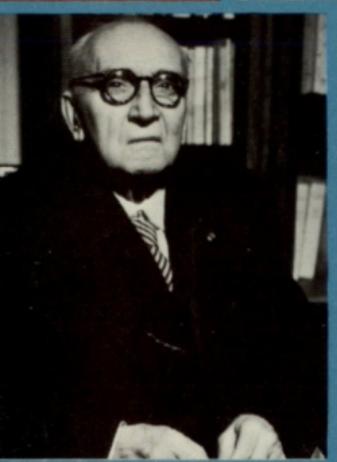
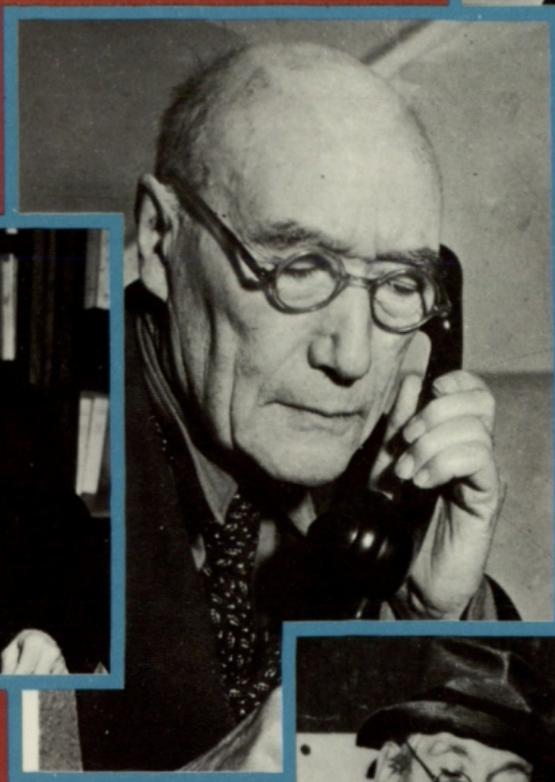
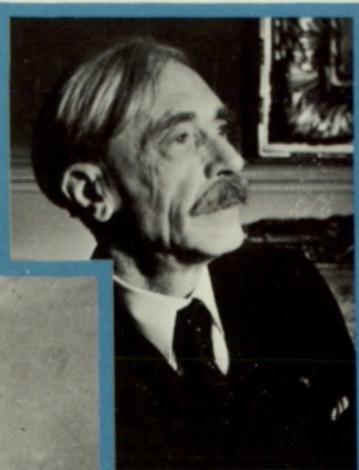


robert mallet

une mort ambiguë



Extrait de la publication

idées/gallimard

© *Éditions Gallimard, 1955.*

Extrait de la publication

Le spectacle que vous donnent ces vieillards doit bien vous amuser. Vous êtes aux premières loges. Ne manquez pas d'enregistrer. Vous pourrez le raconter un jour, mais vous attendrez que je sois mort.

André GIDE.

Ça m'est bien égal, ce qu'on pense de moi.

Paul CLAUDEL.

Libre moi, mais libres les autres. Ne vous gênez pas pour dire tout ce que vous pensez de moi.

Paul LÉAUTAUD.

(Propos adressés de vive voix à l'auteur.)

Des circonstances fortuites avaient permis que je fusse chargé de jouer entre Gide et Claudel le rôle de messenger. Les deux vieux écrivains étaient devenus d'irréconciliables adversaires. Il fallait pourtant obtenir d'eux des décisions qui ne pouvaient se concevoir, apparemment, que dans une solide amitié. Par chance, les apparences étaient trompeuses : si Gide et Claudel avaient conservé des liens d'affection, l'entreprise aurait été beaucoup plus aventureuse, peut-être même n'aurait-on pu l'envisager. Il s'agissait de publier une Correspondance, échelonnée sur trente années, où après avoir donné le plus spectaculaire de leur mesure, ils avaient fait échange, en des termes violents, de leurs réprobations. S'ils étaient réconciliés, ils n'auraient pas accepté de révéler leur mésentente. Une publication n'était justifiée que par la persistance de l'inimitié. Chacun pensait avoir adopté vis-à-vis de l'autre l'attitude exemplaire, celle que les lecteurs impartiaux ne pourraient manquer d'approuver. L'accord sur le principe de l'édition se fit donc en vertu d'un commun désaccord, mais non sans des scrupules

qui provoquèrent, de part et d'autre, des atermoiements tels que le projet sembla plusieurs fois échouer.

Sachant que Gide et Claudel se refusaient à admettre qu'ils pussent se revoir, je me sentais beaucoup plus libre pour leur transmettre alternativement les réflexions qu'ils avaient faites, — chacun à son tour, seul avec moi, — sur une réalisation qui leur tenait à cœur tout en les inquiétant. Une aisance inattendue de manœuvre m'était procurée par leur cloisonnement. J'étais à l'abri des toujours dangereuses conversations tenues par ceux qu'on a eu pour mission de relier. Ce que j'avais dit ne risquerait pas d'être dénaturé après coup, je ne pourrais être accusé d'avoir déformé, tronqué ou amplifié les pensées. J'étais en mesure de ruser sans craindre d'être un jour gêné par mes propres filets. Ma ruse ressemblait toujours à de la prudence, parfois à de la prévenance : je gardais pour moi les propos qui me paraissaient susceptibles d'indisposer sans utilité les correspondants, comme aurait fait un facteur soucieux de prolonger un dialogue en brûlant les lettres intempestives avec, paradoxalement, la conscience du devoir accompli.

Il me paraissait judicieux de passer sous silence certains arguments favorables et d'insister au contraire sur telle ou telle objection, selon que je me trouvais en présence de Gide ou de Claudel. Je les savais habités tous les deux par le même besoin de sincérité, mais pour des motifs très différents, et je prévoyais que l'un finirait par accepter malgré certains étalages qui seraient justement pour l'autre la raison de son adhésion.

Ce matin-là, Gide m'avait donné l'impression d'être

de fort bonne humeur lorsque je lui avais téléphoné que la veille Claudel m'avait longuement entretenu du projet d'édition. Il m'avait dit : « Très bien. Mais ne me racontez rien au téléphone. » (comme s'il avait craint que notre conversation pût être épiée). « Venez vite. Je vous attends. » Puis, avant de raccrocher : « Dites-moi seulement : est-ce favorable ? » Je le rassurai sans doute avec trop d'insistance car il répliqua assez sèchement : « Oh, vous savez, si cela ne doit pas se réaliser, je n'en ferai pas une maladie. » Il ne voulait pas avoir l'air d'être plus impatient que Claudel. Mais il l'était. Claudel ne comptait qu'avec l'éternité. Autant dire qu'il avait appris à ne plus faire de comptes. Le temps ne semblait pas avoir prise sur le développement de sa pensée. Pour lui, l'avenir était entre les mains de Dieu. Pour Gide l'avenir n'appartenait qu'à lui-même.

Quand j'arrivai chez Gide, je lui trouvai le teint rose, les traits détendus. Il avait dû bien dormir. Il portait une petite calotte faite dans un bas de soie noire. On aurait dit un bonnet phrygien. Il me tendit la main avec toute la sympathie accueillante qu'il savait mettre dans ce simple geste, en écartant le bras assez loin de son corps pour le ramener vigoureusement vers la main de celui qu'il recevait. Ses yeux brillaient derrière ses lunettes d'écaille. Il me poussa par l'épaule vers l'étroit couloir qui menait à sa chambre.

— Venez là. Nous serons à l'abri des oreilles indiscrètes.

J'entrai dans sa chambre. Il en ferma soigneusement la porte, m'offrit une chaise et s'assit sur le bord de son petit lit :

— Alors, racontez-moi tout ce que vous a dit Claudel.

Je ne lui cachai de la conversation dont il avait été le motif que ce qui risquait de nuire à l'aboutissement du projet, mais je ne lui fis grâce d'aucun des propos fort déplaisants que Claudel avait tenus sur lui. Il aimait à être rudoyé. Cela lui permettait de se croire encore persécuté. La persécution est nécessaire à certains esprits pour retrouver le désir de s'exprimer alors qu'elle est une stérilisation pour d'autres. Claudel, lui, était de cette espèce qui ne se laisse pas plus influencer par la réprobation que par l'éloge. Il était imperméable. Gide en concluait un peu trop vite qu'il était sectaire. Claudel était simplement Claudel, tandis que Gide pouvait être successivement — ou simultanément — lui-même, Claudel ou n'importe qui. L'un faisait penser à un bloc de pierre sculpté en taille directe, l'autre à une masse de glaise susceptible d'être continuellement révisée pour peu qu'on prît la précaution de la maintenir dans un suffisant état d'humidité. Cette précaution, Gide la prenait lui-même. Il entourait son buste de linges mouillés et découvrait son effigie dès qu'une chance de variante s'offrait à lui. Il obtenait des autres et de lui-même les rectifications désirées et s'empressait de réenvelopper son buste, donnant aux spectateurs non avertis l'impression fautive qu'il voulait protéger ses traits définitifs, alors qu'il ne s'agissait que de préserver la malléabilité de sa pâte — (sa « disponibilité », comme il disait). Cela contribuait à son mystère. Si on l'avait perdu de vue, même très peu de temps, on était incapable de savoir quelle version de son image était dissimulée sous les linges.

Aussi était-on facilement porté, lors de la réapparition suivante, à crier au reniement, à la tromperie, à la duplicité. Les habitués parlaient de métamorphose. Cette glaise avait toujours besoin d'un coup de pouce, sinon d'un coup de main, pour prendre conscience de ce qu'elle pouvait être.

Claudiel ne s'était jamais dissimulé derrière le moindre voile, même le jour de son inauguration. A la cérémonie, cinquante ans plus tôt, il n'y avait presque personne. Aucun officiel. Il s'était posé au carrefour de la littérature tel que lui-même, simplement offert dans son hermétisme. Il n'avait pas changé depuis ce jour-là. Les autres s'étaient habitués à lui, avaient fini par le comprendre, mais il n'avait jamais cherché à être compris. On était venu à lui. Gide au contraire était allé vers les autres. C'est ainsi qu'il avait été attiré par Claudiel. Le mépris d'être littérairement accompagné se mêlait chez ce dernier à un désir de communication religieuse qui expliquait les erreurs de jugement sur son indifférence, en même temps que cet appel d'air qu'il provoquait. On confondait en lui l'homme de lettres et le missionnaire. Gide, subjugué par l'écrivain, n'avait pas assez pris garde au prosélyte. Il avait trouvé en face de lui un homme qui se préoccupait plus de la tournure de l'âme que de celle du style, alors que ses premiers amis comme Valéry et Pierre Louÿs l'avaient habitué à accorder la préférence, du moins dans leurs lettres, aux préoccupations littéraires. Il avait été impressionné par un ton mystique dont il n'avait pas soupçonné la vigueur et l'insistance. Et, soucieux de n'en pas perdre les effets possibles, il avait commencé par ne pas se dérober jusqu'au jour où il

avait craint que sa liberté ne fût en danger. Quand Claudel pénétrait dans votre vie, il n'y était pas un soliveau mais une barre de gouvernail. Or, Gide ne désirait alors que du vent pour avoir les moyens de progresser en louvoyant. Il voulait profiter du souffle religieux de Claudel comme d'un adjuvant. Mais sans renoncer au contrôle de la barre.

Je lui rapportai donc, un demi-siècle après ce premier heurt, la conversation dont il avait fait les frais la veille. Il m'écoutait avec l'application d'un élève qui veut retenir tout ce qu'on lui apprend. Par moments il souriait. Ou bien il faisait une petite grimace qui s'exprimait par un plissement des lèvres et un clignement des yeux. Son plaisir n'allait pas sans quelque agacement. Tant qu'on ne s'en prenait qu'à son « démonisme », il y trouvait une satisfaction que Claudel eût justement qualifiée de démoniaque. Mais dès que les critiques, abandonnant le domaine religieux ou moral, abordaient son œuvre, il ne parvenait pas à cacher son irritation. Il acceptait sans sourciller — sinon avec un secret agrément — qu'on l'accusât de « corrompre la jeunesse » et ne pouvait supporter qu'on discutât la tournure un peu trop fleurie d'une de ses phrases (ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de prendre contre lui-même l'initiative des critiques, étant assez lucide pour reconnaître spontanément leur bien-fondé, mais pas toujours assez fort pour les admettre dans la bouche des autres).

Sur le bord opposé, Claudel était imperméable à toutes critiques et ne se souciait pas plus de ceux qui lui faisaient grief de fausser le sens du christia-

nisme que de ceux qui lui reprochaient de malmener la langue française.

Je dois ajouter que les louanges paraissaient procurer plus de contentement à Claudel qu'à Gide, mais je n'en déduirai pas que Gide était plus détaché que Claudel des vanités littéraires. Je pense simplement qu'il savait mieux dissimuler ses réflexes. Combien en ont conclu à plus de modestie chez Gide que chez Claudel, alors qu'il n'y fallait voir que plus de calcul, — ou moins d'exubérance.

Exubérant, Gide le fut pourtant quand j'en arrivai à cette confiance :

— Claudel m'a dit : « Gide fait des ravages dans la jeunesse littéraire. »

Il laissa échapper ces mots ironiques : « Je ne pensais pas que Claudel m'accordait tant de pouvoir. »

Je continuai, répétant les propos de Claudel :

— « Gide atteint de nombreux jeunes gens qui tombent blessés plus ou moins gravement, et moi, je passe derrière lui, sur le champ de bataille, avec une civière, et je les ramasse. »

Gide éclata d'un rire qui me gêna un peu, tellement il était contraire à ses habitudes réservées.

— Vous a-t-il dit s'il en avait sauvé beaucoup ?

Claudel ne me l'avait pas dit, mais il l'avait sous-entendu. Je le laissai entendre à Gide qui rit de nouveau :

— Ne lui ôtons pas ses illusions.

Puis, soudain grave :

— Que vous a-t-il dit encore ?

Je cherchai à éluder.

— Non, ne vous croyez pas obligé de me ménager,

à moins, évidemment, qu'il ne vous ait prié de vous taire.

Claudiel ne m'avait pas plus chargé de transmettre ses propos qu'il ne m'avait demandé de ne pas les rapporter. Il ne se faisait pas faute de propager à tous les vents son exécration pour Gide. Et peu lui importait que je fusse ou non silencieux. L'important était que Gide fût mis au ban de la chrétienté. Le drame, pour Claudiel, ne se jouait plus entre Gide et lui mais entre Gide et toutes les âmes qui pouvaient être captivées par des charmes sataniques. Claudiel pensait peut-être que la mienne était du nombre, encore qu'il n'eût jamais cherché jusqu'à présent à m'entreprendre sur le sujet religieux et se fût contenté de savoir que j'avais reçu une éducation catholique. J'avais donné deux interprétations à cette attitude : discrétion, ou indifférence. Je voulais accorder ma préférence à la première explication. Je m'appliquais à ne pas être déçu, autant pour moi que pour lui, car la déception que nous procurent les autres nous déçoit sur nous-même. On se demande comment les autres ont pu si bien nous tromper et comment on s'est laissé aussi sottement duper. Si l'on est scrupuleux, on va même jusqu'à se dire que les autres n'ont pas cherché à nous abuser, et que nous nous sommes abusés tout seuls. L'abus de confiance, on l'a commis envers soi-même. On a accordé trop de crédit à son propre jugement.

Je me souvenais de la déception que je m'étais infligée lors de mon premier contact avec un écrivain catholique qui m'avait fait parler de moi, paraissant s'intéresser très vivement à la façon dont j'avais perdu

la foi dès le collègue. — « Ce serait un magnifique sujet de roman », avait-il conclu. J'avais eu l'impression — peut-être trop prompte, mais si pénible — de n'avoir capté l'attention que du romancier : s'il avait consenti à m'accorder quelque intérêt, c'était en technicien de la plume et non de l'âme. Je n'avais pas été capable de dissimuler mon désarroi. Il l'avait interprété de travers : — « Soyez rassuré. Vous nous reviendrez. » Cette phrase m'avait plutôt inquiété.

Claudiel avait assez souvent, assez publiquement manifesté sa volonté apostolique pour que je pusse lui faire confiance, jusqu'à preuve du contraire. Et ma mentalité était assez proche de celle de Gide pour souhaiter que Claudiel me fit des avances religieuses, tout en redoutant d'avoir à m'y soustraire. Je désirais en somme qu'il fût conforme à ce que je croyais qu'il était, sans me donner trop de mal pour demeurer, en face de lui, semblable à ce que je voulais être. Toutefois je n'étais pas sans me demander si le vieillissement n'avait pas atténué son zèle missionnaire, ralenti sa fonction d'évangéliste, sclérosé ses artères de « catholique à globules rouges » (comme il aimait qu'on l'appelât). Et j'étais prêt, déjà, à admettre les circonstances atténuantes. Il me fallait reconnaître que, depuis que je le rencontrais, il ne m'avait encore jamais parlé comme à un confident. Je n'étais pour lui qu'un interlocuteur spécialisé dans une matière. Il traitait avec moi de cette matière à fond, mais n'en sortait pas.

Gide, lui, s'était efforcé de me faire croire qu'il me considérait comme un ami. Mais cet effort m'avait paru trop visible. J'aurais préféré plus de spontanéité.

Il me donnait l'impression de penser : « Il faut que je sois amical avec lui » au lieu de : « Nous sommes amis », de sorte que, parfois, j'en venais à préférer la brusquerie de Claudel qui ne me posait pas de problème et n'entretenait en moi aucune illusion.

Ce jour-là, pour obtenir un rapport détaillé de ma dernière conversation avec Claudel, Gide se fit plus charmeur et sut trouver un ton de camaraderie qui ne lui était pas habituel :

— Allons. Ne me cachez rien. Vous m'amusez. Il faut bien, de temps en temps, se divertir avec les jugements tout faits qu'on inspire !

Cédant à ses instances, je lui dis :

— Claudel est persuadé que vous avez été attiré vers le catholicisme surtout par la pratique de la confession.

Il esquissa une moue de dénégation très expressive, mais la réprima vite pour ne pas me décourager en paraissant déjà s'insurger contre les allégations de Claudel.

Je continuai :

— Il prétend que vous avez besoin de vous confesser afin de vous soulager, que vous ne pouvez pas garder pour vous le poids de ce qu'il appelle vos péchés. D'où, assure-t-il, la rédaction de votre *Journal*. « Les protestants sont plus enclins à écrire leur journal que les catholiques, m'a-t-il dit, et leurs œuvres sont beaucoup plus exhibitionnistes. Moi, je ne crois pas avoir exprimé dans mon œuvre autre chose que des sentiments ou des conflits généraux. Tandis que Gide n'a fait que se mettre en scène ! »

Gide eut de nouveau un mouvement d'impatience. Je m'arrêtai. Il me fit signe de continuer.

— Je m'efforçai de montrer à Claudel ce qu'il y avait d'exagéré dans son affirmation. Je lui dis que telle de ses œuvres dramatiques n'était que la transcription d'un de ses drames personnels, que telle de vos œuvres était presque uniquement d'imagination et que bien des catholiques ne s'étaient pas privés de s'exhiber dans leurs romans. J'ajoutai que lui-même, Claudel, si je l'en croyais, écrivait son Journal. Il me répliqua : « J'appelle Journal les notes que je prends quotidiennement, mais, en réalité, ce n'est qu'un chaos, et rien d'intime n'y figure. Mon Journal, je le tiens dans le confessionnal. »

Gide se mit à rire :

— La phrase est amusante...

Je poursuivis :

— Je tiens de Claudel une anecdote que vous lui aviez rapportée vous-même, il y a une quarantaine d'années. Le héros en aurait été l'un de vos amis protestants qui, si torturé de ne pouvoir se libérer de ses fautes, les avait rédigées sur un bout de papier, avait fait une boulette de ce papier et l'avait avalée. Claudel m'a affirmé que vous aviez reconnu que ce protestant avait voulu singer à la fois la confession et la communion catholiques. Il a ajouté : « Gide m'a dit que c'était un de ses amis, mais je crois bien que c'était lui. Il n'a pas osé me l'avouer... »

Gide haussa les épaules, sans pourtant protester contre ce qu'il avait envie d'appeler l'*invention* de Claudel.

— C'est tout ce qu'il vous a dit à propos de la confession ?

— Non, mais...

— Je vous en prie, ne soyez pas si timoré vis-à-vis de moi !

— Eh bien, Claudel a ri et il a dit : « Il a fait une fameuse boulette avec son *Journal*... mais c'est nous qui devons l'avalier ! »

Gide aurait pu rire, lui aussi, mais il se contracta et, haussant de nouveau les épaules : « Quel esprit de commis-voyageur ! »

Devant son irritation, je me gardai de lui révéler la fin de ma conversation avec Claudel qui, emporté par la violence de ses sentiments ou plutôt de ses ressentiments, avait tenu à me démontrer comment son ancien ami était devenu le représentant, le sergent recruteur le plus redoutable de Satan :

— Il n'y a plus rien à faire avec lui. Tous les efforts de salut ne peuvent qu'être vains. Son cas relève de l'exorcisme. Il faut seulement essayer de sauver ceux qu'il choisit pour victimes et le ruiner dans leurs esprits.

Gide, après avoir remâché quelques instants « la vulgarité » de la boutade de Claudel, me posa une question qui correspondait à mes réflexions intimes :

— Croyez-vous qu'il songe encore à me « faire du bien » ? Je ne peux m'empêcher d'imaginer que, s'il est prêt à accepter la publication de notre Correspondance, il prémédite peut-être une ultime attaque pour me convertir. En tout cas, je vous le demande avec insistance, et comme un service personnel, découragez-le... Faites tout ce que vous pouvez pour m'éviter d'avoir à lui signifier un refus. Ne travaillez surtout pas à une « réconciliation ». Ce serait grotesque.

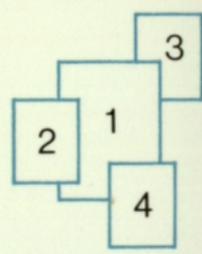
-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

robert mallet : une mort ambiguë

La publication de la *Correspondance* d'André Gide avec Paul Claudel en 1950 fut un événement beaucoup plus que littéraire. En effet, les deux prestigieux écrivains avaient pris le parti de révéler cette *Correspondance* de leur vivant alors qu'ils étaient irrémédiablement brouillés. L'un et l'autre craignaient qu'après leur mort certaines lettres ne fussent éliminées, celles où l'homosexualité de Gide faisait l'objet d'un débat passionné.

Robert Mallet, qui avait la confiance des deux, fut chargé de préparer et de présenter l'édition du volume. A la faveur de cette mission, il eut avec eux des entretiens nombreux et intimes qu'il prit soin de noter sur-le-champ dans le Journal que, depuis plus de trente ans, il tient régulièrement. Après la mort des écrivains, il publia l'essai *Une mort ambiguë*, où il révéla les conversations qu'il avait consignées, en faisant des circonstances de la mort et des obsèques de Gide le point de départ de sa propre réflexion. Il y montre comment au *oui* de Claudel s'oppose le *non* de Valéry et de Léautaud, et comment Gide, avec son doute constructif - le *peut-être* - se situe entre les deux positions pour donner à l'homme toutes ses possibilités de compréhension physique et métaphysique. Robert Mallet, par là-même, exprime sa démarche personnelle de moraliste qu'on retrouve dans son œuvre poétique, son théâtre et ses aphorismes.

Une mort ambiguë obtient en 1955 le Grand Prix de la Critique.



1. andré gide. ph. interphoto.
2.3. paul claudel. paul valéry. photos lipnitzki-viollet.
4. paul léautaud. ph. droits réservés.



Extrait de la publication

ISBN 2-07-035502-0 A 35502  catégorie **3**